

PREMIÈRE PARTIE

« Dans un comté (Franklin), on prétend que 99 % des habitants fabriquent de l'alcool illégal ou sont liés au trafic d'alcool. »

Official Records of the National Commission on Law Observance and Enforcement, 1935, vol. 4, p. 1075.

« Quelle est la région la plus alcoolisée des États-Unis, l'endroit où, pendant et après la Prohibition, la plus grande quantité d'alcool illégal a été produite ? Cet endroit où la proportion par habitant atteint un chiffre record n'est ni New York ni Chicago [...]. La région où l'alcool illégal coulait à flot pendant et après la Prohibition [...] est le comté de Franklin, en Virginie. »

Sherwood Anderson,
Liberty Magazine, 1935

« Comme l'arbre à pain et l'ananas, la cruauté est un produit du Sud. »
Sherwood Anderson, *Un conteur se raconte, 1928*

Prélude

1918

La truie tachetée s'était rencognée au fond de l'enclos et fixait le garçon d'un regard sombre. Jack Bondurant souleva son fusil calibre .22 à canon octogonal bleu roi dont le fût était usé et rayé à force d'avoir été traîné dans les broussailles et les galets. Il engagea une cartouche dans la chambre, s'approcha de la truie, pointa la gueule du canon à trente centimètres de l'œil rose et pressa la détente. À l'autre bout de la cour, son père et son frère remplissaient de terre humide la fosse à tabac.

Il y eut une détonation, une gerbe de sang oblique, et un frémissement secoua l'énorme masse de la bête. Laissant tomber le fusil dans la fange, Jack sauta par-dessus la clôture au moment où la truie chargeait – sur le front souillé de sang luisait l'éclat d'un os. L'animal continua sa course un moment autour de l'enclos avant de se replier dans son coin. Jack récupéra son fusil à travers les planches et le frotta du revers de la manche pour enlever la boue. Il cracha, actionna la culasse puis pénétra à nouveau dans l'enclos. Accroupi devant la truie, il ajusta le canon à hauteur de son groin, pressa la détente. *Bang!* La truie bascula sur ses courtes pattes arrière. Sur son front, un autre morceau d'os ébréché. Une nappe de sang sombre couvrait son œil rose. Dans l'enclos voisin, les nourains se mirent à pousser des braillements aigus, groin fourré entre les planches, oreilles rabattues. Jack chargea une autre cartouche, pressa le canon contre la tête de la truie et tira de nouveau. Tel un rongeur, la balle fora un tunnel sous la peau,

arrachant au passage des plis de chair qui retombèrent, sanglants, sur l'œil de l'animal. Toujours à genoux, Jack observa la vieille truie se redresser et tituber. Il agrippa le fût rayé du fusil posé sur ses cuisses et se balança lentement sur les talons. Ses pieds chauffaient dans ses bottes. Puis, plissant les paupières, il étouffa le sanglot qui montait de son estomac.

Quand Jack leva les yeux, son frère aîné Forrest l'avait rejoint dans l'enclos. C'était un adolescent mince, toujours souriant. De la terre rouge provenant de la fosse à tabac saupoudrait ses cheveux blonds. Il enjamba la truie, passa le bras sous son cou et s'assit à califourchon sur son dos. De l'avant-bras, il lui releva le groin. La truie se cabra. Les plis charnus et blancs de son cou se tendirent soudain et Forrest y enfonça un long couteau à désosser. Le métal trancha brusquement la chair. Un geyser de sang chaud jaillit de la gorge, arrosant la paille boueuse, arrachant à la truie un geignement qui se mua en gargouillis tandis que ses poumons se vidaient et que l'air s'échappait de son cou béant. Le corps de la bête se raidit dans un spasme puis s'avachit entre les mains de Forrest. Les minuscules pattes avant pendaient, inertes. La truie était aussi flasque qu'un poisson mort.

L'instant d'après, leur père apparut, muni d'une lourde chaîne. S'aidant d'un palan, ils soulevèrent tous les trois la carcasse qui finit de se vider en oscillant doucement au-dessus d'un seau en métal. Le sang chaud fumait dans l'air calcifié de l'hiver. Jack s'accroupit tel un crapaud, enlaçant son fusil tout en contemplant le torrent écarlate, semblable à un feu liquide. Il avait huit ans.

L'été suivant, l'épidémie de grippe espagnole fit rage dans les États du Sud-Est, atteignant les coins les plus reculés et les crêtes les plus montagneuses du comté de Franklin. Les autorités durent imposer une période de quarantaine. Plusieurs générations d'habitants avaient connu les ravages de maladies aussi dévastatrices que la diphtérie, la grippe ou la variole. La certitude de l'imminence du châtement mortel interrompit du jour au lendemain leurs activités, et toutes les familles de Franklin se retranchèrent dans leurs foyers. Le père de Jack,

Granville Bondurant, dut fermer son bazar que seuls désormais visitaient quelques clients occasionnels, vagabonds ou cantonniers fourbus. Les familles vivaient uniquement sur les réserves entassées dans leur grenier ou dans leur garde-manger. Les Brodie, qui habitaient de l'autre côté de la colline, cessèrent de descendre au village par la route en terre battue, tout comme les Deshazo, une famille de Noirs vivant recluse à l'autre bout de la route. Désormais, les bancs de l'église baptiste de Snow Creek restaient étrangement vides et le vieux lutrin servait de perchoir aux corneilles mantelées.

La famille Bondurant elle aussi était prête à faire face, avec toutes les provisions rapportées du bazar. La mère de Jack avait assez de légumes et de viande en conserve pour tenir tout l'automne et tout l'hiver. De fait, la famille ne s'éloignait plus jamais de la ferme. Pour Jack, c'était une période bénie car ses sœurs aînées, les inséparables Belva May et Era, quatorze et quinze ans, ainsi que son frère Forrest, restaient toujours avec lui, passant leurs matinées dans la maison, leurs longs après-midi et leurs soirées dans le salon familial, devant le poêle. En ces temps-là, le père de Jack était ce que les hommes appellent un *drôle*, à l'esprit vif et sarcastique. Sa barbe épaisse s'ouvrait sur un large sourire lorsque, le soir, il faisait sauter en cadence ses enfants sur ses genoux comme sur un cheval de rodéo, ou bien quand il se tenait devant les clients de son bazar, poings dans les poches de son tablier blanc amidonné, toujours prêt à raconter une bonne blague. Il ne buvait pas d'alcool, allait à l'église tous les dimanches et cela ne l'empêchait pas de rire une dizaine de fois par jour.

Forrest possédait une bicyclette d'occasion et Jack aimait lui courir après dans le vaste champ qui s'étendait devant la maison, le long des berges instables du ruisseau. Les rires des deux frères résonnaient dans le ciel doré de l'après-midi, avant que la prairie couverte de trèfles violets dans le crépuscule pose sa brume veloutée sur les collines ondoyantes. Après dîner, ses sœurs allaient s'asseoir sur le tapis élimé devant le poêle pour tricoter ou bavarder. Belva May et Era s'amusaient aussi à attacher les mains et les pieds de Jack avec du fil à tricoter et le regardaient se débattre en riant, lui jetant des

regards de conspiratrices tout en se parlant dans une langue mystérieuse. Emmy, sa sœur la plus jeune et la plus proche de lui en âge, restait dans les jupes de sa mère. Elle la suivait comme son ombre dans la cuisine, grimpait sur ses genoux quand elle s'asseyait sur le rocking-chair près de la fenêtre. Elle avait un air naïf et innocent mais semblait toujours sur le point de crier. Le plus souvent, Jack se retrouvait seul pour s'amuser dans la grange, les prés étroits, les longs terrains boisés ou la portion vaseuse de Snow Creek qui traversait le terrain familial. Le soir, Granville, souriant à travers sa barbe, posait les pieds sur le poêle pendant que leur mère se balançait sur son fauteuil devant la fenêtre en fumant à la chaîne des cigarettes roulées à la main. Elle soufflait dans l'air de longues volutes de fumée sans cesser d'observer la route, guettant le passage de rares voyageurs ou le retour de son fils aîné, Howard, qui devait rentrer d'Europe où il avait fait la guerre.

Howard avait passé l'essentiel de l'année 1919 sur un bateau de transport de troupes, d'abord pour traverser l'Atlantique afin de rejoindre l'Angleterre, puis lorsque le navire était resté en quarantaine au port de Norfolk. Une épidémie de grippe espagnole sévissait à bord, et une bonne moitié des passagers avait été touchée pendant le voyage. Le pont était jonché de civières où des hommes décharnés gémissaient et toussaient à travers les haillons couvrant leur visage. La nuit, Howard grimpait en haut d'une pile de caisses remplies d'oignons pour essayer de dormir à l'air libre dans ce bateau surpeuplé, loin des malheureux aux toux rauques et aux yeux rougis, loin des officiers fatigués qui se frayaient un chemin parmi les malades à coups de badine, loin des ombres titubantes accrochées au bastingage. Pour essayer de trouver le sommeil dans la puanteur étouffante des oignons, Howard pensait aux collines et aux vallées de son pays, à l'odeur profonde de l'argile, au terreau humide du champ fraîchement labouré, aux roses trémières et au chèvrefeuille qui poussaient sur les berges de Snow Creek. Mais, dans ses rêves, le mal noir envahissait son corps, traversait l'océan et les collines pour s'emparer de tous ceux qu'il connaissait et lorsque, au matin,

Howard ouvrait les yeux, il n'y avait plus que le spectacle épouvantable d'hommes agonisant dans leur crasse.

Pendant six semaines, le bateau resta bloqué au port, au côté de dizaines d'autres navires. Un tiers des soldats de la compagnie d'Howard moururent. La nuit venue, les quais s'illuminaient à la lueur fantomatique des brasiers consumant les vêtements et les biens des défunts.

Quand, enfin, la quarantaine fut levée, Howard partit errer dans la ville comme un aveugle. Quelques litres de mauvais whisky le laissèrent ivre mort. Au matin, il se rendit dans un terrain vague derrière une pension de famille et brûla son uniforme ainsi que ses papiers militaires parmi les détritrus.

Quelques jours plus tard, c'est un spectre qui descendit du train en gare de Roanoke. Sa chair formait des creux entre ses os. Avec sa corpulence robuste et sa taille dépassant le mètre quatre-vingt-quinze, Howard était un colosse. Mais ainsi, il n'était plus qu'une lugubre créature nocturne. Lorsque Granville vint le chercher, novembre venait de commencer et les plantes au bord de la route étaient flétries par les premières gelées. Howard ne parla jamais de ce qu'il avait vécu en France ou à bord du navire et personne ne lui posa de question. Jack considérait son frère aîné comme un étranger, un garçon plus âgé que lui auquel il se trouvait être lié par le sang. Des souvenirs de sa petite enfance remontait la vision matinale d'une forme massive ; désormais, c'était un homme arpentant la maison d'un pas lourd, une silhouette anguleuse qui, à table, se courbait pour ingurgiter sa nourriture. La plupart du temps, Howard ne restait pas à la maison. Il passait ses nuits dehors et, à son retour, s'effondrait sur son lit, empestant le whisky de maïs, raide comme un cadavre.

En décembre, alors que l'épidémie touchait à sa fin, George Brodie vint marteler à la porte de la maison au beau milieu de la nuit. Enfoui sous une épaisse couverture en patchwork, Jack se balançait doucement sur le lit à sommier de cordes qu'il partageait avec Forrest. Quand les coups se firent entendre, Forrest bondit hors du lit et sortit de la chambre avant que Jack ait eu le temps d'entrouvrir les yeux. Brodie continuait de frapper à la porte et quand Granville l'ouvrit brusquement,

Jack entendit son père s'écrier : « Bon sang, Brodie ! » Il se faufla hors du lit bien chaud, l'air froid le saisit et, dans l'entrée, il vit George Brodie à genoux, les épaules tremblotantes éclairées par un rayon de lune, le visage enfoui dans les mains.

Jack n'avait encore jamais vu un homme pleurer. Un instant, une pensée traversa son esprit engourdi de sommeil : *Brodie est somnambule, comme Forrest*. Les Brodie habitaient à presque deux kilomètres en prenant le chemin à travers les bois, mais à plus de quatre en suivant la route. *Est-ce que Brodie est devenu fou ?* L'homme leva la tête et dit quelques mots que Jack n'entendit pas, mais il remarqua les sillons de larmes sur le visage crasseux ; et l'enfant reconnut la fêlure dans la voix de l'homme. Granville se tourna, parla à Forrest, puis Jack vit son frère se tourner et avancer vers lui. Cernée d'un halo de lumière, sa peau avait une clarté laiteuse. Forrest poussa Jack dans la chambre et lui ordonna de se remettre au lit et de fermer la porte.

Pendant quelques minutes, il y eut une conversation agitée dans la pièce principale. Jack entendit sa mère dans la cuisine, bientôt l'odeur âcre de la chicorée parvint à ses narines. Étendu dans l'obscurité, il guettait le moindre bruit. Forrest parla et sa mère leva la voix, avec un ton heurté : « Hors de question, Gran, c'est hors de question ! » Puis les pleurs de sa sœur Era. Suivis d'autres gémissements qui firent frissonner Jack dans son lit chancelant. La porte de la maison claqua, le rai de lumière qui filtrait dans la chambre s'éteignit, des pas résonnèrent dans l'entrée. Puis ce fut le silence.

Jack resta allongé pendant près d'une heure avant de comprendre que Forrest n'allait pas revenir, que Brodie l'avait emmené avec lui dans la nuit et que ses parents l'avaient laissé partir. Ses mains se crispèrent sur la couverture et il lutta jusqu'au matin pour refouler ses larmes.

Granville et Forrest ne revinrent que le lendemain, en fin d'après-midi. Jack courut à la porte dès qu'il les vit gravir la côte mais sa mère le repoussa d'un geste du bras. Dehors, sur une table basse installée près de la remise à outils, elle avait préparé un repas à base de poulet, de légumes et de biscuits. Une serviette en tissu protégeait chaque assiette. À côté d'un

pichet se trouvaient des seaux remplis d'eau, des serviettes et du savon. Par la fenêtre, Jack observa son frère et son père manger dans le froid – à chacune de leurs respirations, un petit nuage de vapeur se formait dans l'air. Une fois leur repas terminé, ils allumèrent un grand feu et remplirent d'eau l'auge qui servait à ébouillanter le cochon. Puis ils se déshabillèrent. La mère de Jack envoya ses filles dans leur chambre mais laissa son jeune fils regarder les deux hommes se laver à l'eau chaude, renversant les seaux sur leur tête et sur leur peau écarlate. Jack fut surpris de voir le corps poilu de son père. D'épaisses touffes couvraient son torse, sa taille était épaisse, ses jambes étroites et ses genoux arqués. Il marchait en vacillant. Quand il jeta leurs vêtements au feu, son visage semblait taillé dans le granit. À côté de lui, Forrest paraissait menu et frêle, tout recroquevillé, mais quand il se retourna et aperçut Jack, il lui lança un sourire qui embrasa le cœur du garçon.

Père et fils s'essuyèrent ensuite dans leurs serviettes puis, emmitouflés dans des couvertures, s'assirent autour du feu. De temps à autre, Forrest jetait un coup d'œil en direction de la fenêtre où se tenaient toujours Jack et sa mère. L'après-midi se fondit dans la soirée, le vent soulevait du feu des étincelles tourbillonnantes. La mère devenait nerveuse. Ses épaules tressautaient et elle pianotait bruyamment contre le carreau avec ses phalanges. Elle échangea un long regard avec Granville à travers la cour et Jack sentit qu'un échange crucial se déroulait en cet instant. Sur un hochement de tête imperceptible de sa femme, Granville se leva et approcha de la maison, suivi de Forrest. La mère de Jack déverrouilla maladroitement la serrure, ouvrit la porte et se précipita sur le porche pour se jeter dans les bras de Granville. Ses deux mains se refermèrent sur son dos, faisant glisser la couverture des épaules de son époux. Granville entoura son épouse de ses bras et posa la joue contre sa tête. Sa respiration avait couvert sa barbe de givre.

Forrest avança vers ses parents enlacés et, montant sur le porche, sourit à Jack en lui assénant une bourrade sur la poitrine puis retourna dans sa chambre. La couverture tombée de ses épaules laissait voir une peau rose et luisante.

Cette nuit-là, dans leur lit, Jack demanda à son frère ce qui s'était passé mais Forrest lui répondit qu'il était trop jeune et qu'il lui raconterait un jour, quand il serait plus grand. Jack insista et Forrest lui expliqua alors que George Brodie avait paniqué en voyant la plus jeune de ses filles prise de convulsions dans son lit, et son oreiller souillé de vomi sanglant. Sa femme était déjà dans un état comateux, proche de la mort. Granville lui avait répondu qu'il venait et que sa fille aînée, Belva May, l'accompagnerait pour l'aider. La mère de Jack avait protesté. Inconsolable, Era s'était jetée au cou de sa sœur. Granville persistait à emmener Belva May quand Forrest avait pris la parole pour annoncer qu'il venait à sa place. Une lanterne fumante à la main, les deux hommes et le jeune garçon s'étaient mis en route, traversant les bois et dépassant la crête de la colline pour arriver à la ferme où la famille de Brodie agonisait.

Jack demanda alors à Forrest s'il avait la grippe espagnole et Forrest émit un petit gloussement, sans répondre.

— On va tomber malades, nous aussi? demanda Jack. On va mourir?

Forrest resta silencieux un instant avant de se tourner vers son frère. Des courtépointes punaisées aux fenêtres pour empêcher le froid d'entrer plongeaient la chambre dans la pénombre mais Jack savait que Forrest le regardait.

— Tu penses que notre vieux peut mourir?

Bien sûr que non, pensa Jack, mais il ne répondit rien. Leur père? La Terre cesserait de tourner avant qu'il lui arrive quoi que ce soit. Il cligna des yeux dans l'obscurité. Les yeux de Forrest luisaient comme des charbons sur le point de s'éteindre.

— Tout juste, reprit Forrest comme s'il avait lu dans ses pensées. *Rien* ne peut nous tuer. Nous ne mourrons *jamais*.

Le lendemain matin, Howard rentra à la maison, maussade et dépenaillé. Il avait passé la nuit vautré sous un tas de sacs en toile derrière une station-service du côté de Boone's Mill, éclusant tant bien que mal un demi-litre de mule blanche. Il avala un petit déjeuner froid – biscuits et jambon – sur le porche en s'essuyant les mains sur son tablier graisseux. Assis

en silence à côté de lui, Jack humait l'odeur aigre de son frère. Quand il eut terminé, Howard se leva et envoya un coup de poing dans le cou de Jack avant de partir vers l'étable d'un pas lourd pour aider Granville à nourrir les bêtes.

Quelques jours plus tard, la mère de Jack, Forrest, Belva May et Era étaient alités, frappés par la grippe espagnole. Les jours suivants passèrent très vite. Jack avait l'impression de se trouver en permanence dans cette zone crépusculaire entre le sommeil et la veille. Accroupie devant la pompe à eau, Emmy essorait le linge de ses doigts rougis en se balançant d'avant en arrière. Tel un fantôme, Granville restait des heures entières dans l'obscurité de l'entrée, sans faire de bruit. Howard était assis sur les marches devant l'auvent, mal à l'aise, étendant ses longues jambes arquées, tenant à deux mains son chapeau, son visage de marbre impénétrable.

Le matin où sa mère mourut, Jack se tenait devant la chaise de son père et Granville posa la main sur l'épaule de son fils en regardant par la fenêtre, vers la longue route. Howard était appuyé contre le poêle, bras croisés sur son torse imposant, et regardait le plancher en fronçant les sourcils.

— Ben voilà, lâcha Granville. Elle est partie.

Howard leva la tête et fixa son père.

— Et avec elle toute la bonté du monde.

Des larmes roulaient sur ses joues. Le cœur de Jack se serra comme un poing. Malgré tous ses efforts, il s'effondra en sanglots sur l'épaule de son père.

Après la mère de Jack, ce fut Belva May qui mourut le lendemain, puis Era le jour suivant. Forrest resta au lit, immobile comme une pierre, pendant toute la semaine, refusant de s'alimenter. Son visage impassible prit la couleur grisâtre du plomb. En quelques jours, sa peau se plissa, vira du gris au bleu – un invraisemblable camaïeu de nuances –, aussi tendre et friable qu'un œuf de rouge-gorge. Enfin, un matin, Forrest se leva. Mais l'apparence noueuse de la maladie ne le quitterait plus et, éclairée d'une certaine façon, sa peau garderait cette coloration bleutée. Quand il émergea au bout de cette semaine, le corps décharné et ravagé, les yeux caves, il alla s'asseoir à la table du petit déjeuner aux côtés de Granville,

Emmy, Howard et Jack. On aurait dit que toute sa force l'avait quitté pour se replier sur elle-même, à la manière d'une sangle de cuir enroulée. Jack se souviendrait longtemps de sa main tremblante soulevant un biscuit sur une assiette.

Sa mère et ses sœurs étaient étendues sur le plancher, recouvertes d'une courtepointe.

Personne ne parlait.